

**De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain :
Léon Terrier à Délos en 1864**
Cécile Durvy, François-Frédéric Muller

► **To cite this version:**

Cécile Durvy, François-Frédéric Muller. De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délos en 1864. *Anabases - Traditions et réceptions de l'Antiquité*, E.R.A.S.M.E., 2009, pp.219-233. halshs-02865655

HAL Id: halshs-02865655

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02865655>

Submitted on 11 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Cécile Durvye et François-Frédéric Muller

De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délös en 1864

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Cécile Durvye et François-Frédéric Muller, « De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délös en 1864 », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 14 octobre 2012.

URL : <http://anabases.revues.org/705>

Éditeur : PLH-ERASME (EA 4153)

<http://anabases.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://anabases.revues.org/705>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Anabases

De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délos en 1864

CÉCILE DURVYE,
FRANÇOIS-FRÉDÉRIC MULLER

AU DÉBUT DU MOIS DE MAI 1864, un jeune agrégé de lettres, Léon Adrien Terrier, débarque sur l'île de Délos. Il y passe quelques jours à parcourir les ruines, observant à la fois la topographie des vestiges et leur état de conservation. Son objectif, lors de cette exploration, est la rédaction d'un mémoire destiné à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Léon Terrier est en effet à cette date membre de l'École française d'Athènes, placée depuis 1850 sous la tutelle scientifique de l'Académie¹ qui demande aux membres de rédiger pendant leur séjour en Grèce un mémoire archéologique, philologique ou historique. Le mémoire de Terrier sur Délos reçoit de l'Académie un accueil favorable mais n'est pas publié, probablement parce que les rapporteurs du texte attendent la rédaction d'une seconde partie complémentaire consacrée au culte d'Apolon, aux « médailles » et aux inscriptions de l'île². Cette seconde partie n'ayant jamais vu le jour, la première est demeurée inédite.

En 1907, Léon Terrier assiste à Paris à une conférence donnée par Maurice Holleaux, directeur de l'EFA, sur les fouilles de Délos. Enthousiasmé par le travail accompli sur l'île depuis son passage, Terrier reprend son mémoire et en réalise une copie manuscrite, augmentée de quelques notes datées de 1907, qu'il remet à l'École d'Athènes qui n'en avait apparemment pas conservé la version originale. C'est sur cette

¹ Sur les rapports des deux institutions, voir J. LECLANT, "L'École française d'Athènes et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : des relations fructueuses au profit des études grecques", *Bulletin de correspondance hellénique* 120 (1996), p. 51-68.

² *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1865, p. 228.

copie de 1907-1908, déposée aux archives de l'EFA, que repose l'étude que nous proposons ici³.

Le mémoire de Léon Terrier est un texte représentatif des études antiques poursuivies par l'École d'Athènes dans les années 1860. Ce travail de commande est réalisé avec les moyens réduits qui sont ceux de l'École à ses débuts et qui ne permettent aucune entreprise de dégagement des vestiges⁴, Terrier devant s'en tenir à la simple lecture des vestiges de surface. Pour les interpréter, le jeune agrégé fait appel à un bagage de connaissances typique des capacités requises chez un membre de l'École, à savoir une grande familiarité avec les textes anciens et une lecture attentive de l'œuvre des voyageurs; il y ajoute une vive curiosité d'ordre technique, qui le porte vers les aspects les plus matériels de la vie quotidienne délienne. Dans son étude des ruines se révèlent des influences qui, au lecteur d'aujourd'hui, semblent contradictoires: à un examen minutieux, scientifique, des vestiges, Terrier allie une appréhension romantique de l'île dont il n'hésite pas à intégrer l'expression à sa description. À mi-chemin entre étude technique et écriture romantique, le *Mémoire sur l'île de Délos* est caractéristique d'une époque de l'archéologie française en Grèce; pris dans un contexte intellectuel qui hésite encore à classer l'archéologie entre lettres et sciences, il témoigne d'une période de transition où les deux tendances peuvent coexister au sein d'une même œuvre.

Vie et œuvre de Léon Terrier

Si le mémoire de Terrier est représentatif, c'est en partie parce que Terrier lui-même est un personnage assez effacé. Né le 15 mai 1838 à Rosoy, dans l'Yonne, Léon Adrien Terrier intègre l'École Normale Supérieure en 1857; en 1860, il obtient l'Agrégation de Lettres. Il débute dans l'enseignement à Saint-Brieuc, en Bretagne, avant d'être nommé le 21 décembre 1861, à vingt-trois ans, membre de l'École française d'Athènes. Il appartient à la quinzième promotion des Athéniens, avec pour collègue Émile Gebhart, sous la direction d'Amédée Daveluy, premier directeur de l'École en fonction entre 1846 et 1867. Léon Terrier arrive à Athènes en 1862; il y demeure trois ans⁵. En septembre 1862, il mène une exploration de la côte orientale de l'Attique qui donne lieu à un premier mémoire publié en 1866⁶. En 1864, Terrier explore Délos et remet à l'Académie le mémoire qui fait l'objet de notre étude. En 1865, Léon Terrier regagne

³ L. TERRIER, *Mémoire sur l'île de Délos*, 1864/1907, Archives de l'EFA.

⁴ C. VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, 2006, p. 36-39 et 66-67.

⁵ G. RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, 1901, p. 450 et 460; É. GEBHART, *Petits mémoires*, Paris, 1912, p. 83.

⁶ "Mémoire sur les ruines de Sunium et de la côte de l'Attique, depuis la baie de Vari jusqu'à la presqu'île de Courouni", *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1866, p. 55-129.

la France où il reprend des fonctions d'enseignant⁷. Il semble qu'il abandonne alors toute activité archéologique; nous perdons sa trace jusqu'en 1881, date où il devient sous-directeur des études à l'École Normale Supérieure de Sèvres, poste qu'il occupera pendant dix ans en assurant par ailleurs un enseignement de lycée. Léon Terrier meurt le 30 août 1907 à Véron, dans l'Yonne, laissant pour seule publication le «Mémoire sur les ruines de Sunium» rédigé pendant ses années athéniennes.

Terrier est un exemple de ces Athéniens dont la carrière d'archéologue s'est arrêtée aux portes de l'École, et qui n'ont guère laissé de trace dans l'histoire de l'archéologie. C'est ce qui fait sa représentativité: parce qu'il ne cherche pas à utiliser l'institution en fonction de ses propres centres d'intérêt, mais se coule au contraire dans le moule imposé par ceux qui cherchent à cette époque à définir la vocation de l'École, Terrier est une figure dans laquelle se réunissent les tendances qui divisent l'institution.

Un milieu en mutation : l'École française d'Athènes dans les années 1860

La vocation de l'École française d'Athènes et, en conséquence, la nature des travaux demandés à ses membres sont loin d'être clairement définies dans la décennie 1860-1870. Créée en 1846 dans un mélange d'enthousiasme philhellène et de calcul politique⁸, réformée en 1850, puis de nouveau en 1859, l'École a derrière elle, lors de l'arrivée de Terrier, une quinzaine d'années de tension entre deux pôles.

D'un côté le directeur de l'École, Amédée Daveluy, impose pendant tout son mandat une vision de l'École conçue comme un «établissement de perfectionnement des études classiques⁹». Très attaché à la fonction semi-diplomatique de l'École, il ne tient pas à en faire un institut de recherche; il n'attend donc pas des membres qu'ils développent une science nouvelle, mais qu'ils enrichissent leur vision de l'Antiquité par des voyages tout en contribuant à Athènes au rayonnement français en Grèce¹⁰. Aussi les premiers membres s'attachent-ils moins à observer les vestiges qu'à étudier les auteurs antiques ou à rédiger des souvenirs de voyage et des descriptions de la Grèce contemporaine¹¹. Émile Gebahrt, auteur d'une thèse consacrée à l'«Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'Antiquité grecque et romaine» et futur écrivain à succès, considère le passage par Athènes comme une «expérience philosophique et

⁷ Sur le retour en France des Athéniens, voir VALENTI, *École*, p. 51.

⁸ VALENTI, *École*, p. 12-17.

⁹ VALENTI, *École*, p. 46.

¹⁰ VALENTI, *École*, p. 26.

¹¹ Par exemple E. ABOUT, *La Grèce contemporaine*, Paris, 1854; A. GRENIER, *La Grèce en 1863*, Paris, 1863; C. LÉVÊQUE, «La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes», *Revue des Deux-Mondes* 146 (mars-avril 1898), p. 85-119.

artistique¹²»; pleinement en accord avec Amédée Daveluy, dont il exalte les qualités d'humaniste¹³, il considère que la vocation de l'École est essentiellement littéraire.

Face au directeur, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres défend une conception entièrement différente de l'École¹⁴. L'Académie oriente les travaux des Athéniens par le biais des mémoires qu'ils doivent lui remettre, et pour lesquels elle propose chaque année une liste de sujets comportant des thèmes régionaux, archéologiques ou linguistiques. Les rapports sur ces travaux, publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, montrent la nature de ses attentes. Les rapporteurs condamnent la superficialité, l'imprécision, l'abus d'anecdotes et le traitement littéraire de sujets archéologiques; ils apprécient en revanche la prise en compte de toutes les dimensions d'un sujet régional (géographie physique, ethnologie, histoire antique et moderne, vestiges archéologiques) et l'exhaustivité des explorations. Ces exigences montrent les objectifs de l'institution: elle souhaite que l'École devienne un véritable centre de recherche et que ses membres produisent des travaux scientifiques.

Léon Terrier trouve donc à Athènes un milieu divisé où les nouveaux venus doivent déterminer eux-mêmes la nature du travail qu'ils viennent exécuter: « On arrivait à l'École d'Athènes peu préparé aux études d'érudition, et on n'y trouvait point de direction scientifique. On devait se frayer sa voie, choisir son sujet, se faire une méthode¹⁵. » En adoptant une voie moyenne, aussi éloignée des enthousiasmes littéraires de Gebhart que du corpus ardu de son collègue Albert Dumont¹⁶, Terrier concilie les valeurs divergentes prônées par l'École de la décennie 1860 – l'École étant, en cela, la représentante des milieux intellectuels européens où, dans un contexte général d'intérêt grandissant pour le patrimoine, deux types d'appréhension des vestiges s'affrontent, l'un sur le mode de l'émotion esthétique et romantique, l'autre selon un mode analytique qui traite le vestige comme un document¹⁷.

La commande de l'Académie

La forme de l'ouvrage de Terrier est déterminée par les jugements émis par l'Académie sur les mémoires des membres. Entre 1850 et 1870, le travail demandé aux Athéniens par l'Académie prend progressivement une forme bien définie: à une première partie consacrée à la description des vestiges répond une seconde dévolue à l'histoire du site d'après le témoignage des textes antiques. À peu de chose près, les mémoires contem-

¹² É. GEBHART, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, Paris, 1911, p. 85.

¹³ GEBHART, *Souvenirs*, p. 83-84.

¹⁴ Voir LECLANT, "Académie".

¹⁵ Théophile Homolle cité par VALENTI, *École*, p. 50.

¹⁶ A. DUMONT, *Inscriptions céramiques de Grèce*, Paris, 1872.

¹⁷ Sur l'évolution de l'appréhension des vestiges au cours du XIX^e siècle, voir F. CHOAY, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 2006 (1992).

porains adoptent la même méthode de description, la même utilisation des sources, la même démarche interprétative. Le texte de Terrier sur Délos est, à cet égard, parfaitement conforme aux productions de l'EFA de son époque; dans ce cadre assez libre, Terrier allie science et littérature.

Le sujet choisi par Terrier a été proposé par l'Académie en 1862 sous la forme suivante: «Faire une exploration nouvelle, aussi approfondie et aussi complète qu'il se pourra, de l'île de Délos; constater l'état actuel de cette île et des ruines jadis considérables qu'elle renferme; les examiner soigneusement et relever tout ce qui s'y peut découvrir, même aujourd'hui, soit de sculptures, soit d'inscriptions entières ou fragmentaires; rapprocher les résultats des explorations et des découvertes antérieures, en remontant jusqu'aux plus anciennes; former de ces éléments divers, réunis aux témoignages de l'Antiquité, un tableau à la fois topographique et historique de Délos depuis les temps homériques; signaler le rôle qu'elle joua dans l'histoire politique et religieuse de la Grèce ancienne, et, par une analyse mythologique du culte d'Apollon Délien, par une étude attentive des croyances, des rites, des institutions qui s'y rattachaient, rendre compte de l'influence de ce culte et du caractère longtemps révérend de l'île qui en était le sanctuaire¹⁸.» La commande est précise; Terrier n'en réalise que la première partie, s'intéressant davantage aux vestiges et à l'atmosphère de l'île qu'à son histoire politique et religieuse.

Délos vue par Terrier: le contenu du mémoire

Le mémoire de Terrier s'ouvre par une introduction lyrique célébrant la grandeur du site. Il se poursuit par une bibliographie critique des voyageurs qui s'y sont succédés. Les conditions de l'étude sont rapidement exposées: l'île, déserte, n'offrant aucun abri, Terrier a pris le parti de dormir dans sa barque pour pouvoir mener une exploration plus longue et mieux organisée que ses prédécesseurs. Après une description physique de l'île pour laquelle l'auteur s'aide d'une carte qu'il a copiée dans la publication de Tournefort¹⁹ (fig. 1), le tableau se clôt sur une vision bucolique des «bergers dont les troupeaux viennent brouter les chaumes épargnés par la faucille» (p. 9).

Commence alors la description détaillée des vestiges. Suivant le parcours de Tournefort, Terrier part de la pointe nord-est de l'île où il croit reconnaître les traces du fleuve Inopos cité par les textes. Il traverse ensuite le Quartier du stade²⁰, le Stade et le Gymnase; longeant les pentes des collines situées au nord de l'île, il y voit les vestiges de quartiers d'habitation. De la baie de Skardhana, il oblique vers la Palestre de granit et l'Hippodrome; s'arrêtant au Lac sacré, il étudie les canalisations qui y aboutissent

¹⁸ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1862), p. XVI.

¹⁹ J. PITTON DE TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 1727, p. 345.

²⁰ J'adopte ici les appellations actuelles des monuments telles qu'elles figurent dans le *Guide de Délos* (P. BRUNEAU, J. DUCAT *et al.*, EFA, 1965/2006⁴).

pour tenter de restituer un système d'adduction amenant au Lac l'eau des sources de la pointe nord-est. Il parcourt ensuite le Quartier nord, décrivant les maçonneries et l'organisation des maisons. Revenant vers le Lac, il découvre le Monument de granit et le Dodécathéon. Terrier interrompt sa description pour dire son dépit devant le désordre des ruines déliennes.

Parvenu dans la plaine du Sanctuaire, Terrier s'intéresse successivement à l'Agora des Italiens, au Portique d'Antigone, aux vestiges du Monument aux taureaux, au Grand temple, au Monument à abside et à ses environs. Plus au sud, il identifie le Portique de Philippe. Revenant sur les principaux vestiges qu'il a rencontrés, il décrit le Colosse des Naxiens et sa base. L'exploration de la plaine se clôt par une reconstitution très vivante du spectacle qu'avaient les voyageurs de l'Antiquité arrivant au Port, qu'accompagne une déploration du mauvais état de conservation des vestiges.

Passant par le Port, Terrier gagne le Quartier du théâtre où il étudie l'alimentation des citernes. Il monte vers le Cynthe en traversant la Terrasse des dieux étrangers; passant par l'Antre, il gravit le Cynthe d'où il imagine le spectacle que devait offrir la ville du temps de sa prospérité. Revenant à une écriture technique, Terrier étudie ensuite le Théâtre, s'interrogeant sur la fonction de ses rampes d'accès.

La partie la plus approfondie de la description s'achève ici. Redescendant vers la côte ouest, Terrier la longe jusqu'à la baie de Fourni, traversant les Magasins du port et constatant ensuite la rarefaction des constructions; il poursuit son exploration, en passant par la Terrasse en gamma, jusqu'à la pointe sud de l'île où il rencontre des oiseaux de mer. Revenant vers le sanctuaire, il cherche à définir l'étendue de la ville et propose une nouvelle reconstitution pittoresque de l'île antique.

Pour compléter son exposé, Terrier décrit encore les îlots qui séparent Délos de Rhénée, les Rhevmatiaris, puis les vestiges antiques de Rhénée; il longe la nécropole de la côte est et visite la partie nord de l'île où la rareté des vestiges clairement identifiables le pousse à s'intéresser à l'occupation contemporaine. Le mémoire se clôt ici, sans conclusion générale, ce qui se justifie par la prévision d'une seconde partie à venir.

Le texte est composé de façon assez systématique. Terrier commence par définir la topographie du lieu dont il traite; il propose ensuite une description des vestiges qui l'occupent, éventuellement complétée par les observations des voyageurs, et conclut par une interprétation de la nature et de la fonction de ces vestiges, accompagnée à l'occasion d'une identification avec un des monuments cités par les textes antiques, et parfois de datations autorisées par des événements historiques ou par des données stylistiques.

Dans cette rapide présentation du contenu du mémoire apparaît un mélange de deux approches des vestiges très étroitement mêlées, l'une scientifique, l'autre littéraire. L'intérêt du mémoire ne réside pas simplement dans les informations qu'il fournit sur l'état de Délos en 1864; il est aussi et surtout dans le type d'appréhension des vestiges dont il témoigne et qui correspond à un contexte historique bien particulier.

L'héritage des voyageurs

Arrivant à Délos en 1864, Terrier se situe tout naturellement dans la lignée des voyageurs. L'île a déjà attiré l'attention d'un certain nombre d'explorateurs et Terrier peut donc travailler sur la base d'une bibliographie relativement abondante²¹. Parmi les prédécesseurs immédiats de Terrier, deux Athéniens se sont déjà intéressés à Délos. Charles Benoît, membre de la première promotion de l'École, y a fait le 21 juin 1847 une excursion²² « toute littéraire²³ ». Un autre membre de la même promotion, Louis Lacroix, a travaillé sur les îles grecques²⁴, mais se contente de reprendre des passages du texte de Benoît. Terrier, respectueux de ses devanciers, cite le rapport de Benoît comme « une notice descriptive et mythologique d'un grand intérêt, à laquelle il ne manque, pour rendre mon travail inutile, que d'être plus développée²⁵ », mais ne le cite qu'une fois dans son mémoire, ce qui atténue la portée de son hommage. C'est donc sur les textes des voyageurs et non sur les travaux des Athéniens de la première génération que Terrier fonde ses recherches, utilisant essentiellement Tournefort et dans une moindre mesure les planches de l'Expédition de Morée et le récit de Spon.

L'influence des voyageurs sur le jeune Athénien se révèle par des emprunts reconnaissables dans la forme et la composition de son ouvrage. La narration à la première personne en est une trace : le texte de Terrier oscille entre la description des vestiges, qui fait l'objet de son travail, et le récit de son voyage ; c'est le rapport des pérégrinations de l'auteur qui structure le texte, assurant la liaison entre deux descriptions. La présence dans le mémoire d'éléments ethnographiques est aussi un héritage des voyageurs.

Une utilisation critique des sources

Mais si Terrier suit le parcours délien de Tournefort et les habitudes de rédaction des voyageurs, il s'en distingue par un usage plus systématiquement critique de ses sources, aussi bien antiques que récentes.

Des textes antiques, il déplore la rareté : « Après une telle dévastation il est difficile, on le pense bien, de relever par la pensée chaque édifice [...], et surtout de reconnaître ceux dont les anciens n'ont dit qu'un mot en passant. C'est ici qu'on sent le prix d'un Pausanias » (p. 66). Il utilise toutefois les quelques textes disponibles, qu'il met en rapport avec les vestiges sur deux modes, l'un classique, l'autre plus libre. Le premier donne la

²¹ Ses sources sont Buondelmonti, Spon et Wheler, Tournefort, Choiseul-Gouffier, Marcellus, l'Expédition de Morée et Ross.

²² « Fragment d'un voyage entrepris dans l'Archipel grec en 1847 – III: Délos », *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1851, p. 386-407.

²³ RADET, *Histoire*, p. 331.

²⁴ L. LACROIX, *Îles de la Grèce*, Paris, 1853.

²⁵ *Mémoire*, p. 4.

priorité aux textes pour l'explication du vestige : cherchant à comprendre les rapports de l'Inopos et du Lac sacré, Terrier rassemble les données fournies par Callimaque (*Hymne à Délos*, v. 209 : Léto accouche au bord de l'Inopos), Homère (*Hymne à Apollon*, v. 117 : Léto accouche contre un palmier) et Théognis (v. 5 : le palmier se trouve près du Lac) ; il en conclut, se fiant à ces textes comme à des témoignages topographiques sûrs, que le palmier de Léto se trouvait au bord de l'Inopos qui, par conséquent, se jetait dans le Lac sacré. Mais souvent aussi, l'Athénien se libère de la tutelle des textes et va au-delà de ce type d'interprétation philologique, qu'il critique chez ses devanciers, reprochant à Tournefort de vouloir « voir dans les premiers objets qu'il rencontre ceux que les anciens ont célébrés » (p. 11).

Terrier ne considère donc pas les textes antiques comme une grille de déchiffrement infallible des vestiges. Il porte un regard plus critique encore sur les écrits des voyageurs, conscient de leurs insuffisances. Pour notre auteur, la fonction principale de ces textes est d'apporter un complément à sa description en mentionnant des éléments disparus depuis le passage de la source. Pour juger de la fiabilité de ces sources, Terrier les compare et interprète leurs divergences. Dans la Palestre de granit, « il y avait, du temps de Spon, onze colonnes debout ; quand vint Tournefort il n'en restait plus que six, plus un pilier qui depuis a disparu. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Choiseul-Gouffier en retrouva onze ; mais on peut croire qu'il adopte de confiance le nombre donné par Spon, sans remarquer que ce nombre avait pu diminuer » (p. 33). Une lecture croisée de ses sources lui permet donc de distinguer autopsie et copie ; Terrier confronte systématiquement ses découvertes à celles de ses prédécesseurs, mais se fie à son sens critique plus qu'à leurs affirmations.

Terrier met systématiquement en regard trois types de documents : textes antiques, témoignages des voyageurs et vestiges. En bon philologue, il accorde certes une grande attention aux sources littéraires ; mais nous allons voir qu'il les confronte intelligemment avec les réalités du terrain. La ruine n'est plus pour lui, comme elle l'était pour Charles Benoît, un décor propice à la lecture des textes antiques, c'est-à-dire un simple cadre où situer la culture littéraire ; elle fait l'objet d'un raisonnement construit représentatif de l'émergence de l'archéologie en tant que science.

Construction d'un raisonnement archéologique

Terrier n'a pas reçu, avant son arrivée à Athènes, de formation approfondie à la lecture des vestiges ; il les aborde donc avec les outils dont il dispose, dont le moindre n'est pas un esprit exact, formé par ses études à une exigence aiguë de cohérence et de rationalité. Il y joint un esprit pratique et un intérêt pour la vie quotidienne antique qui marquent son ouvrage d'une dimension personnelle. Ces qualités lui permettent d'étudier les ruines selon un mode qui préfigure le raisonnement archéologique.

Le premier critère des raisonnements de Terrier est la cohérence. Face à un objet, un édifice ou un espace, l'Athénien analyse les détails permettant l'établissement d'hy-

pothèses appuyées par des textes antiques et par des remarques de bon sens. Devant le Lac sacré (p.33-37), il argumente pour en assurer l'identification : la présence de canaux d'alimentation et d'un enduit imperméable montre qu'il s'agit d'un bassin ; ses dimensions sont trop réduites pour qu'il ait servi de « naumachie », comme le pense Tournefort ; il est trop peu profond pour que l'on y voie, avec Choiseul-Gouffier, une piscine dépendant du gymnase. Il se trouve à proximité du temple et de la ville, là où Callimaque place le Lac sacré ; sa forme circulaire rappelle celle du lac de Saïs, auquel Hérodote compare le Lac délien. L'architecture des vestiges et leur confrontation aux textes antiques confirment donc l'identification, proposée par Spon et Wheler, de ce bassin avec le Lac sacré cité par les textes.

Dès qu'il le peut, Terrier met en œuvre des raisonnements par analogie, comparant les vestiges qu'il rencontre à ceux qu'il a visités dans le reste de la Grèce ou, à défaut, à des édifices d'autres régions du monde et à des constructions modernes. Il compare ainsi le Grand temple au Parthénon et au (pseudo-)Théseion athéniens (p. 57). Le toit de l'Antre lui rappelle un tombeau celtique découvert dans l'Eure ; le rapprochement l'incite à y voir une construction préhellénique (p. 74). L'urbanisme de la côte délienne entre le Port et Fourni évoque des parallèles modernes : « Une rue longeait la mer sur le haut de la côte comme le quai la longeait dans le bas ; les maisons s'étagaient les unes au-dessus des autres en montant vers l'intérieur de l'île : telles, aujourd'hui encore, les blanches maisons d'Hydra » (p. 84).

Le raisonnement de Terrier visant à l'identification des ruines repose sur des observations faites parfois sur la base d'analyses qui préfigurent les méthodes archéologiques employées aujourd'hui. Terrier remarque des effondrements naturels qui permettent de lire les vestiges en coupe : « Le rivage est à pic, et le sol supérieur, en se disloquant pour tomber au bas de l'escarpement, montre souvent une coupe des substructions » (p.42). Sans avoir l'idée d'y chercher une stratigraphie, Terrier témoigne néanmoins d'un intérêt pour ce qui deviendra le fondement des études d'archéologie actuelles : la coupe stratigraphique, apparue sporadiquement dans les travaux archéologiques du dernier quart du XIX^e siècle et systématisée dans les années 1930. Terrier remarque aussi qu'il est possible, depuis les hauteurs de la colline de Ghamila, de lire la trace des vestiges aux variations de couleur de la végétation : « À travers les flots d'épis jaunes courent de longues lignes vertes qui les partagent en compartiments rectangulaires. Ce sont des restes de murs qui formaient différentes enceintes. Le grain n'a pas germé au milieu des pierres dans les interstices desquelles pousse une forêt de mauvaises herbes » (p.26). Cette rapide observation annonce les méthodes de prospection aérienne qui se développeront au début du XX^e siècle.

Les enjeux de l'étude

Malgré ses efforts pour identifier les vestiges et comprendre leur fonction, Terrier est bien conscient de la difficulté de la démarche et de l'incertitude de ses résultats. Aussi

s'exprime-t-il avec modération : « On court quelques risques », écrit-il, « à vouloir reconnaître tous les endroits dont les anciens nous ont transmis le souvenir, et donner un nom aux moindres débris » (p. 40) ; il est néanmoins conscient de l'apport de sa contribution aux études déliennes. Son exploration de l'île est complète et méthodique, bien plus que celles des voyageurs que les difficultés de l'approche et du séjour ont limités dans leur parcours. En recensant l'ensemble des vestiges mentionnés par ses prédécesseurs, Terrier fait œuvre de synthèse et offre la description la plus complète, à cette date, des vestiges déliens.

Mais cette synthèse n'est pas le seul objectif de son mémoire. Là où Charles Benoît se focalisait sur un enjeu poétique en se consolant de l'illisibilité des ruines par la charge sentimentale que leur apportaient les textes, Terrier en revanche perçoit dans la description un enjeu de connaissance. C'est dans le domaine architectural que l'étude lui paraît devoir être fructueuse :

Avec du temps et beaucoup de patience, un architecte arriverait, je pense, à s'orienter dans ce désordre. En établissant un plan exact du terrain et des débris qui le couvrent, en examinant attentivement tous les morceaux, en faisant quelques déblais, en suppléant par des hypothèses prudentes aux documents qui ont disparu, il produirait peut-être un des travaux les plus intéressants et les plus originaux que l'Antiquité puisse fournir à l'architecture (p. 47).

Terrier apprécie la richesse du site, qui vient de la diversité chronologique, stylistique et fonctionnelle des vestiges. En mettant en lumière les possibilités d'étude offertes par le site, Terrier fait œuvre de précurseur : c'est en partie sur la foi de son mémoire qu'Albert Lebègue, membre de l'École à partir de 1869, entreprend en mai-juin 1873 des fouilles dans l'Antre et sur le sommet du Cynthe ; il sera le premier à allier, dans une thèse publiée en 1876²⁶, une description de l'île et des vestiges à une étude de l'histoire religieuse et politique délienne. En 1877, Théophile Homolle commence le déblaiement du sanctuaire d'Apollon ; les fouilles se poursuivront, de manière plus ou moins continue, jusqu'à nos jours.

Mais Terrier voit aussi et surtout dans ces études une mission de sauvetage que commande un esprit de piété envers les vestiges d'une civilisation disparue. Déplorant le triste état de conservation du site, il craint que les déprédations ne s'aggravent : « Des négociants et des armateurs de [Syros] avaient sollicité, il y a quelques années, du gouvernement grec, l'autorisation d'aller fonder une nouvelle ville dans l'île d'Apollon [...]. On leur a refusé cette permission, et je crois que tous les amis de l'Antiquité doivent s'en féliciter [...] ; les ruines de Délos, si elles disparaissaient, laisseraient un vide que rien ne pourrait combler » (p. 99). La tâche qu'il propose à ses successeurs est une œuvre de résurrection : il leur faudra « rendre enfin à la vie et sauver de l'oubli ces ruines qui petit à petit disparaissent » (p. 48).

²⁶ A. LEBÈGUE, *Recherches sur Délos*, Paris, Thorin, 1876.

Le texte de Terrier est donc avant tout un travail scientifique procédant par descriptions minutieuses, critique des sources et raisonnement archéologique; c'est en tant que tel qu'il est précurseur des fouilles et études qui se poursuivent sur l'île depuis cent trente-six ans. Mais le caractère de pieuse résurrection qu'il attribue à ces travaux montre que son mémoire va au-delà de la transmission de données archéologiques; un romantisme affirmé y coexiste avec l'esprit scientifique.

Des procédés littéraires

La dimension littéraire du texte est évidente. Terrier fait un usage fréquent de figures de style et des anecdotes, et passe volontiers de l'observation rigoureuse à la reconstitution la plus imaginative.

Le style de Terrier est incontestablement littéraire. Parmi les procédés dont il use, le plus remarquable est le recours aux images. Le site tout entier devient prétexte à des jeux de comparaisons qui tantôt aident le lecteur à comprendre la disposition des vestiges, tantôt n'ont qu'une fonction purement poétique. Pour expliquer l'architecture de l'Antre, Terrier note que «souvent un enfant prend deux cartes, les dresse sur une table, les appuie par le haut l'une contre l'autre et obtient ainsi qu'elles restent en équilibre: tel est le principe de construction employé ici» (p. 74). L'image aide ici à la visualisation des ruines; mais dans la plupart des cas, elle ne revêt aucune fonction explicative. Les blocs de l'Antre «présentent des cavités, des saillies, des arêtes, comme si un géant [...] avait pris un rocher pour marteau et fait sauter des éclats énormes» (p. 73); les moissons s'étendent dans la plaine «comme un splendide tapis d'or» (p. 9); les colonnes de la Palestre de granit sont «couchées les unes près des autres comme des tiges de blé moissonnées d'un même coup de faux» (p. 32). Depuis le haut du Cynthe, «les îles semblent s'élever autour de l'horizon sur le cercle même qu'il forme, et le niveau de la mer continue la ligne entre elles comme un fil qui rattache les perles d'un collier» (p. 76).

L'insertion d'anecdotes dans la description des vestiges relève de la même dimension littéraire. Là encore, certaines de ces anecdotes sont expressives: pour mieux faire sentir le désordre des ruines, Terrier rapporte que «[s]on batelier [lui] racontait qu'une reine avait ici jadis son palais et sa ville, et qu'assiégée par ses ennemis, elle fit tout sauter, y compris ses sujets et sa personne, afin de ne laisser au vainqueur que des cadavres et des décombres» (p. 47-48).

Mais ce qui donne le mieux la mesure de la dimension littéraire du texte, ce sont les passages qu'opère Terrier de la description scientifique à la description fictionnelle. Terrier considère que sa tâche consiste à ressusciter la Délos antique; au milieu de la trame descriptive et interprétative de son mémoire apparaissent donc des passages qui tranchent avec cette trame mais en sont l'aboutissement logique: rendre les vestiges à la vie, c'est aussi parvenir à en dresser un tableau vivant. À la description des blocs fait donc naturellement suite une reconstitution de la ville antique en pleine activité, dans un tableau centré non sur ses monuments mais sur les hommes qui l'habitent. La plus

remarquable de ces descriptions fictionnelles est un passage où, face à la pointe nord du grand Rhevmatiaris, Terrier imagine la théorie athénienne traversant en bon ordre le pont établi par Nicias entre les deux îles :

Avec quelle surprise et quelle admiration la foule groupée sur les quais, sur les terrasses des maisons, sur les hauteurs qui dominent la côte, contemplant ce pont merveilleux, ouvrage d'une nuit, qui mirait dans une mer d'un bleu sombre sa riche décoration ! Quels furent les transports de ces Grecs, amants passionnés des belles choses, quand ils virent la pompe sacrée, sortant de la nécropole et de ses mille tombeaux de marbre, s'avancer sur son chemin mouvant ! Les bandelettes, les fleurs, les vêtements aux couleurs éclatantes, l'or des offrandes, les cornes dorées des victimes resplendissaient sous les feux que lançait du sommet du Kynthos le soleil du matin ou plutôt le dieu lui-même dévoilant toute sa splendeur à ses adorateurs éblouis. Pendant que la théorie, suspendue au-dessus des flots, rattachait pour la seconde fois, mais cette fois par une chaîne vivante, Rhénée à l'île d'Apollon, les hymnes chantés tour à tour par les jeunes garçons et les jeunes filles et le son mélodieux des flûtes volaient, renvoyés par les échos, de l'un à l'autre rivage » (p. 83-84).

Des thèmes romantiques

Le style de Terrier s'avère donc former un curieux mélange de science et de littérature, où le rationalisme précis et le goût du concret le disputent à l'attrait des images et aux compositions fictionnelles. Dans ce dernier domaine, Terrier se révèle l'héritier du mouvement romantique.

Le principe même du mouvement romantique est l'exaltation de l'individu dans ses sentiments et sensations. La présence d'un narrateur ému est bien marquée dans le texte de Terrier : son exploration de l'île est une expérience personnelle qui provoque chez lui tout une gamme de sentiments. Pour n'en prendre qu'un exemple, sa réaction devant les grands enclos de la pointe nord-est de Délos, dans lesquels il croit reconnaître des enceintes destinées à parquer les esclaves dont Strabon (XIV 5, 2) évoque le commerce, est d'une véhémence toute romantique :

Quel effrayant commerce ! Des milliers d'esclaves débarqués, vendus et embarqués le même jour. Cela me gêne Délos. J'oublie les théories, les processions joyeuses, et je ne vois plus que ces processions de malheureux qui défilent, les mains enchaînées, les yeux fixés à terre, devant les statues et les colonnades de marbre. Les filles de Délos ont beau chanter des chœurs ; j'entends là-bas, au bout de l'île, des bruits de fouet et des cris plaintifs (p. 19, note 1).

Cette note, qui paraît incongrue dans un développement fort technique sur le cours de l'Inopos, est l'expression d'une émotion personnelle qui se transmet par la forte présence du « je », la ponctuation émotive, les phrases nominales, le vocabulaire connoté

(« effrayant », « malheureux »). Les effets de contraste, les détails visuels et sonores accentuent l'horreur de la scène.

La révolte suscitée par l'esclavage qui s'exprime ici est un des thèmes fréquents chez les écrivains romantiques depuis Rousseau. D'autres thèmes chers au romantisme se retrouvent dans le mémoire de Terrier : la rêverie, qui fait ici naître des images du passé ; la solitude ; la nature vierge qui fait mieux ressentir la finitude humaine ; le passage du temps, la déréliction et la déliquescence, toujours liés au caractère éphémère de l'homme et de ses œuvres. Le thème de la solitude de l'homme face à la nature, par exemple, est repris par Terrier à son arrivée sur la pointe sud de l'île, déserte et sauvage :

Rarement j'ai vu spectacle aussi sauvage. Pendant que je le considérais du bord élevé du précipice, j'aperçus trois grands oiseaux de mer qui se tenaient au bas de la côte sur un écueil isolé. Immobiles, droits sur leurs larges pattes palmées, ils me regardaient sans s'effrayer, mais comme étonnés de voir un homme dans leur domaine. Un quatrième arrive en se laissant glisser dans l'air sur ses ailes étendues ; il descend jusqu'à l'eau que sa poitrine frappe avec un bruit répercuté par les rochers, et de la même impulsion gagne en nageant l'écueil où ses compagnons le reçoivent avec de rauques cris de joie. Je me croyais transporté dans un de ces îlots solitaires perdus au fond de l'Océan et qu'abordent de loin en loin quelques hardis navigateurs. Mais je levai les yeux, et la masse imposante des montagnes de Naxos, qui s'élevait à l'horizon, me rappela que j'étais au bord de la mer où vogua le vaisseau d'Ariane, et dans l'île où naquit Apollon (p. 87).

Chez Terrier, tous ces thèmes sont utilisés en lien direct avec ce qui fait l'objet de son mémoire : la ruine, objet d'étude certes, mais aussi symbole de l'éphémère humain. La vision des vestiges provoque des apparitions répétées du thème de la dévastation et de la déréliction : « Des fragments innombrables, épars de tous côtés, jonchent la plaine dans une confusion qui paraît inextricable. Il ne serait guère plus difficile, en présence d'une multitude d'ossements jetés pêle-mêle, de reconstituer les corps dont ils ont fait partie, que de rendre ici chaque débris à l'édifice dont il provient [...]. Tout est renversé, bouleversé comme à plaisir » (p. 46-47). Aux notions d'abandon et de destruction, Terrier ajoute une image qui évoque directement le thème de la mort. Celui de la déliquescence apparaît aussi en relation avec les ruines : « Les œuvres du génie antique étaient entassées dans des barques comme de vulgaires cailloux, pour être taillées en turban sur la tome d'un Turc ou pour crépir les maisons des Ioniens dégénérés » (p. 66). L'opposition du sublime et du vulgaire, la glorification du passé lointain aux dépens d'un passé récent dévalorisé sont caractéristiques du mouvement romantique. L'image de la ruine conduit nécessairement à ce thème fondateur du romantisme qu'est la fugacité de l'œuvre humaine ; paradoxalement, le vestige devient symbole de l'éphémère de la vie humaine, mais aussi de la persistance des créations de l'homme.

Terrier est le dernier des membres déliens de l'École à mettre en œuvre cette dimension romantique de la ruine ; après son passage, le divorce des sciences et des lettres fait disparaître des ouvrages savants le goût de la restitution vivante et de l'exal-

tation sentimentale : les ruines perdent leur poésie au profit d'une valeur informative. Dans sa thèse, Lebègue repousse la tentation d'une résurrection des fantômes déliens : « Nous pourrions à notre tour faire gravir le Cynthe, par les trois escaliers, à la procession vêtue de blanc, pendant que les mélanéphores d'Isis, couvertes de voile noirs, procèdent, au pied de la montagne, à leurs cérémonies funèbres. Mais nous aimons mieux raconter que peindre, et donner sur les fêtes et les jeux déliens quelques détails précis²⁷. » Il n'y a plus dès lors de place dans la littérature archéologique pour les fruits de l'imagination picturale ; c'est ce qui donne au texte de Terrier son charme et sa place dans l'historiographie.

Terrier est à la fois le dernier des voyageurs et le premier des archéologues qui passent à Délos ; s'il garde des premiers la dimension narrative et littéraire, à laquelle il ajoute une forte tendance au romantisme, il en diffère par un esprit plus systématique et plus rigoureux qui préfigure ce que nous considérons aujourd'hui comme la norme d'un travail scientifique. À la frontière entre le récit de voyage, l'étude philologique, l'évocation romantique et l'analyse archéologique, son mémoire témoigne d'une attitude complexe à l'égard des vestiges. Passant par Athènes pendant la période où la vocation de l'École bascule du domaine littéraire au domaine scientifique, de l'humanisme romantique à la recherche spécialisée, il synthétise dans une figure ponctuelle et sans avenir scientifique les deux grands courants qui sous-tendent les débuts de l'hellénisme français en Grèce.

Cécile DURVYE,

*EFA/Université de Provence
2 bis, rue Clémenceau,
13100 Aix-en-Provence
ceciledurvy@voila.fr*

François-Frédéric MULLER,

*Architecte DPLG
2, rue des Veaux
67000 Strasbourg
contact@mw-architectes.fr*

²⁷ LEBÈGUE, *Recherches*, p. 251.